



Les forges de Glace Op. 1

Le Réveil de Lame

DU COEUR DE LA
MONTAGNE AUX GORGES
DE LA CHAÛRE



Fidèle Lame



elles les cendres encore chaudes, qui retombent au sol en virevoltant après les dernières rafales d'un incendie, les étoiles cette nuit-là semblaient déchoir du ciel. Lentement, sans trêve, inexorablement elles ensevelissaient tout sur leur passage, sans aucune distinction. Tout disparaissait sous la mince couverture de pâle lumière qui s'étendait sans frontières. Les flocons se déversaient au sol. Le voile blafard se déchirait bien par endroit, mais le temps cicatriserait sous peu ces îlots de velours. Une promesse de glace longtemps attendue. Cette petite clairière semblait aussi paisible que silencieuse. Même le temps s'était figé. Plus aucune odeur ne flottait. Les rares branches qui avaient perdu leurs feuilles des jours flamboyants paraissaient être devenues de longs doigts prêts à saisir la nuit au moindre souffle de vent. Une lumière délicate sortait de temps en temps au travers des nuages qui se regroupaient furtivement. Bientôt, la nuit serait entièrement noire, définitivement et profondément obscure. Enfin, les particules de l'oubli arrivaient, au moment précis où le besoin sonnait au carillon du temps. Comment d'innocents flocons pouvaient-ils en même temps réchauffer mon cœur et trancher les chairs qui se trouvaient sur leurs passages ? Ils étaient devenus des faux acérés, envoyés sur l'autel de mes désirs. En cette nuit au silence verglacé, les étoiles de glace qui s'effondraient au sol, paraissaient s'enfoncer dans les ténèbres. La neige s'engouffrait dans chaque creux et recoin de la terre gelée. Elle pénétrait le sol avec une viscosité insidieuse, presque animale. Comme de lourds battements de tambour, le fracas des flocons à terre sonnait sans cesse le glas du condamné. L'encre gluante des nuits passées suintait désormais sur les rêves de mes lendemains.

Le goût cuivré sur mes lèvres, encore crispées, perçait mes sens, malgré ce froid qui venait de se révéler plus glacial encore et qui paralysait tout sur son passage. Les perles rouges qui, il y a encore quelques instants, se répandaient pour maculer de carmin, ce tapis blanc naissant se figeaient désormais sous le vent du temps. Les flaques infâmes disparaissaient, froides et éteintes. Tout me semblait si naturel en cette nuit où le clair de lune rongait chaque arbre. Je n'avais cependant pas vécu beaucoup de saisons astrales depuis que mes yeux s'étaient ouverts. Une farandole de nuits dévorant la marche des jours. Quatre saisons célestes seulement pour me flétrir, mourir, puis resurgir.

Le corps sans vie devant moi n'était déjà plus un corps. Juste un amas de chairs que d'autres prédateurs que moi rongeraient bientôt avant de disparaître complètement sous la neige. Les gens des environs étaient tous naturellement familiers avec le bruit que faisait la chair en se déchirant, un lapin qui se faisait dépecer, un poulet en train de se faire désosser... Mais peu savaient que le son était le même pour un être humain. À ceci près que l'écho était plus sourd et le chant plus long. De la vapeur s'échappait de la cage thoracique de cette proie au sol, pareille à celle d'un ragoût que l'on pouvait trouver à la taverne du coin. Cette vapeur qui rapidement se transfigurait pour coller en givre tout ce qu'elle rencontrait. Mais le plus fascinant était le déclin de cette mécanique que l'on pouvait observer une fois la peau, découpée, puis ôtée, encore poisseuse. La grande horloge de la vie se bloquait si vite. Il s'agissait d'abord des poumons qui se figeaient en premier sous l'impact de la glace, puis, lentement, le cœur qui convulsait, déraillait, sursautait, et enfin s'arrêtait de battre. Sa chanson était terminée.

Le passé ne pouvait pas être réécrit, mais faire disparaître leurs auteurs ferait briller l'espoir de jours nouveaux, sans peur. Personne ne dominait la plume du destin, mais je pouvais faire fléchir ses dessins en réglant la liste de tous ses personnages. En étais-je triste ? Non. En étais-je réjoui ? Pas plus. Mais pour chaque souffle que je tranchais, mille éclats de mon ancienne vie s'évanouissaient. J'exécutais qui je devais l'être. Je faisais sans hésiter ce qui devait l'être. Je n'en tirais ni gloire ni honte. Quelle importance, personne ne remarquait jamais les larmes rouler le long des joues quand la neige fouettait le visage ? Mais personne ne percevait non plus le sang bouillir dans les veines d'un loup avant qu'il n'attaque.

Nous étions, le vent qui soufflait les bougies. Nous étions, la neige qui glaçait les corps. Depuis la première nuit, je fus l'hiver qui tombait, fatal. Le vent qui givrait les rêves. La nuit qui éteint les lumières et gèle les cœurs.